

# Histoire de la philosophie

## 65 John Dewey

### Par le Dr Arthur Holmes du Wheaton College

Avant d'aborder John Dewey, permettez-moi de conclure notre discussion sur le pragmatisme américain en général et sur William James en particulier. Nous avons relevé des similitudes entre la philosophie du processus de Whitehead et le pragmatisme de James. Nous en découvrirons d'autres chez John Dewey.

Mais des similitudes existent, notamment en raison de leur rejet de Descartes et du fondationnalisme, et de leur souci de la primauté de l'expérience concrète par rapport à une conception artificielle et abstraite de l'expérience, comme celle de John Locke. Le modèle organique, où les événements individuels sont tous interdépendants au sein d'un processus global, me semble être un point commun entre le pragmatisme et la pensée de Whitehead. La principale différence entre les deux traditions réside dans le naturalisme méthodologique des pragmatistes.

Initiée par Charles Sanders Peirce – vous vous souvenez sans doute du document distribué et de sa conception de la fixation des croyances –, cette approche est également explicitée chez William James lorsqu'il évoque le pragmatisme comme méthode de résolution des débats philosophiques. Comment ? Essentiellement, en vérifiant les conséquences empiriques d'une théorie. Se produisent-elles ? Il s'agit d'une validation par confirmation expérimentale d'une hypothèse, ce qui correspond à la notion de méthode scientifique défendue par Peirce.

James introduit donc cela dans la philosophie. Cela signifie que la philosophie se limitera alors à ce qui a une signification pour l'expérience concrète, à ce qui a des conséquences pratiques. James avait d'ailleurs publié un ouvrage intitulé « Empirisme radical ».

L'empirisme radical. L'idée étant que John Locke n'était pas assez radical. Et dans l'empirisme radical, il s'appuie, voyez-vous, sur une théorie pragmatique du sens.

Les seuls débats qui aient un sens sont ceux qui ont des conséquences pratiques. Théorie pragmatique du sens. C'est pourquoi il refuse d'aborder toute question relative au substrat ou à la substance, à l'esprit, à la matière, etc.

Cela n'a rien à voir avec l'expérience, cela ne change rien. De même, il refuse de s'engager dans des débats sur le modisme métaphysique contre le pluralisme métaphysique, le matérialisme contre l'idéalisme. Et l'on commence à se demander si tout l'éventail des questions théoriques en philosophie n'est pas en train d'être abandonné.

Eh bien, c'est ce genre de chose, la théorie de la signification de l'empirisme radical, qui, je crois, sous-tendait le commentaire que je vous ai rapporté la dernière fois, d'un de mes professeurs de doctorat qui introduisait un séminaire. Il disait que, selon lui, pragmatisme et positivisme se résumaient à la même chose et étaient deux impasses. Car tous deux proposent une théorie de la signification : la théorie pragmatique et la théorie positiviste, que nous verrons plus tard, qui restreint la signification mentale et cognitive à ce qui a des conséquences empiriques vérifiables. Et chez James, il s'agit de pragmatisme radical.

Chez les positivistes, il s'agit de ce qu'Ayer appelait l'élimination de la métaphysique. Vous lirez le chapitre d'Ayer portant ce titre lorsque nous aborderons le positivisme. James fait donc cette remarque.

Cette tendance à rechercher des conséquences empiriques, à vérifier par l'expérience, transparaît dans un essai intitulé « La volonté de croire », que vous pourrez lire, par exemple, dans la revue *Philosophy of Religion*. James répond ici à un article de W.K. Clifford, intitulé « L'éthique de la croyance », dans lequel Clifford soutient que, faute de preuves convaincantes en faveur d'une opinion plutôt qu'une autre, il est moralement irresponsable de trancher. Il convient de s'abstenir de tout jugement.

Il y a là la vieille doctrine de John Locke, fondée sur l'évidentialisme. Il faut proportionner sa croyance aux preuves. Et s'il n'existe pas de preuves plus convaincantes en faveur d'une chose qu'en faveur d'une autre, alors il faut s'abstenir d'y adhérer.

Dans son ouvrage intitulé « La Volonté de croire », William James répond que refuser son consentement n'est pas toujours possible. La vie nous impose des choix et des options cruciales, fruits de l'expérience concrète.

Donc, en l'absence de cette exigence de preuve, comment allez-vous décider ? Vous voyez ? Son argument est qu'il faut se poser la question des conséquences des deux croyances sur l'expérience concrète, ce qui, pour James, compte tenu de sa formation en psychologie, signifie pour votre bien-être psychologique. Vous voyez ? Ainsi, si une croyance vous apporte plus de bienfaits psychologiques que l'autre, cela constitue un motif suffisant pour exercer votre volonté de croire. Vous voyez ? L'assentiment volontaire.

Cet essai est resté une référence, une réfutation classique de l'exigence de preuve de John Locke. Vous voyez ? L'autre influence, je crois, vient du réalisme écossais et de ses contemporains comme Alvin Plantinga, qui s'oppose à cette exigence : « Je ne vois aucune raison d'y croire. » Autrement dit, où sont les preuves ? Nulle part.

Car il tente d'expliquer que certaines croyances nous viennent si naturellement, si spontanément, que nous n'avons d'autre choix que de les taire. Ainsi, dans ce texte, on voit la méthode de William James à l'œuvre. Il a écrit un autre essai où il parle de philosophes à l'esprit dur et de philosophes à l'esprit sensible.

Des différences psychologiques, vous comprenez. Si l'on considère la valeur monétaire d'une expérience concrète, c'est d'ordre psychologique. Et il pense donc que même les philosophes les plus rigoureux finiront par croire certaines choses.

Ils adhéreront à l'empirisme, au déterminisme, etc. Les philosophes sensibles croiront à d'autres choses. Tout dépend du contexte personnel de la croyance.

Cela peut paraître assez relativiste, mais en réalité, si l'on s'intéresse à la psychologie des croyances, la nature de la personnalité joue un rôle indéniable. D'ailleurs, je me demande si la critique monumentale de Kant, dont certains d'entre vous sont tombés amoureux, aurait pu être écrite par un hippie californien. Voyez-vous, c'était l'œuvre d'un célibataire prussien dont la vie était si bien organisée que ses voisins réglaient leurs montres sur son passage à l'université.

Et le style de vie décontracté de la Californie ne favoriserait guère ce genre de travail. Eh bien, ceux d'entre vous qui suivront le séminaire sur Kant l'année prochaine avec mon ami Stu Hackett constateront des similitudes entre son profil psychologique et la critique de Fureisen. Je veux dire, cher Stu, il est tellement organisé !

Lors de son voyage en Inde il y a quelques années pour étudier la philosophie hindoue, il a été extrêmement méticuleux et a failli faire une dépression nerveuse tant l'organisation était désorganisée. Le lien entre psychologie et personnalité est fascinant. Et bien sûr, pour dépasser cette dépendance psychologique, il faut des points de repère plus universels.

Vous cherchez à comprendre la nature humaine en général, plutôt que celle de ce type particulier. N'oubliez pas que le contraire de relatif est universel. Et de très nombreux facteurs influencent les croyances et les pensées d'une personne.

Certaines sont idiosyncrasiques, liées à des personnalités différentes. D'autres sont culturelles. D'autres encore sont tout simplement humaines, vous voyez.

Pour dépasser le relatif et atteindre l'universel, il faut saisir l'humain dans son essence, ce qui lui est naturel. C'est, je crois, ce qu'Augustin cherchait à exprimer lorsqu'il parle d'un cœur agité jusqu'à ce qu'il se sente lui-même apaisé. On retrouve d'ailleurs des similitudes entre cette conception et l'existentialisme, du moins dans certaines de ses formes. La primauté du pratique, voyez-vous, englobe la subjectivité humaine, la personne dans sa globalité, notre intériorité, ainsi que la prise en compte des facteurs objectifs.

Et chez James, en particulier, c'est évident. Bon, peut-être que cela suffit à illustrer la démarche de James. Des commentaires ? Ou sommes-nous prêts pour le grand D ? Dewey.

D'accord. Dewey semble assez récent quand je dis qu'il est né en 1859 et mort en 1952. Je crois qu'il est le premier dont on a dépassé le milieu du siècle, 1952.

Dewey est représentatif non seulement du pragmatisme, qui est fondamentalement une méthode pour aborder les questions philosophiques et autres, mais aussi de ce que j'appelle le naturalisme évolutionniste. Autrement dit, c'est un naturaliste philosophique. Tout s'explique par des processus physiques.

Mais le naturalisme qu'il défend est fortement influencé par la théorie de la sélection naturelle de Darwin. Ce naturalisme évolutionniste marque une étape par rapport à l'idéalisme évolutionniste initial, fondé sur la notion d'un processus historique se déployant vers des formes de vie de plus en plus complexes – physiques, sociales et culturelles – et vers une expérience de plus en plus concrète. Dans ce naturalisme évolutionniste, on retrouve trois concepts clés qui, je pense, vous permettront de saisir rapidement sa démarche à travers les différents sujets abordés dans ses écrits philosophiques.

Et, bien sûr, il les aborde tous de manière satisfaisante . Il les aborde tous dans son ouvrage *\*Just in Reconstruction\**, que vous êtes en train de lire. Son concept d'expérience, tout d'abord , est beaucoup plus proche de celui de Whitehead et James que de celui de John Locke.

Ainsi, Whitehead, James et Dewey forment, dans une certaine mesure, un trio similaire. L'expérience inclut l'expérience affective, c'est-à-dire les dimensions psychologique et émotionnelle. Du moins, c'était le cas pour Whitehead et James.

Mais il englobe aussi les expériences sociales et culturelles. Et à la lecture de son ouvrage, on peut se demander s'il est influencé par les sociologues de la connaissance, car il aborde toutes les influences sociales et culturelles qui ont façonné la philosophie. En effet, si Whitehead parle de l'influence des sciences naturelles sur la philosophie, Dewey, lui, parle de l'influence du changement social sur la philosophie.

Et quelle que soit l'image à laquelle vous pensez, remarquez combien elle diffère de la chambre chauffée par le poêle de Descartes, où règne l'absence d'influences extérieures. Cette chambre devient le symbole de multiples choses : l'individu isolé et le repli sur lui-même, à l'abri de toute influence extérieure, historique ou autre.

Quelle abstraction de la vie ! L'expérience concrète est donc une chose très, très vaste. Il parle d'expérience fluide.

Une expérience fluide. Comme un processus continu dont on est à peine conscient, tellement c'est fluide. Je me souviens, à l'époque où j'ai découvert Dewey et la notion d'expérience fluide, je possédais une Dodge de 1946 équipée de ce qu'on appelait alors la transmission Fluid Drive.

Qu'était-ce que la transmission fluide ? Je ne suis pas certain, mais je crois que c'était une étape vers la boîte automatique, car le passage des vitesses était tellement plus doux qu'on ne s'en rendait presque pas compte, même si le changement de vitesse restait manuel. La transmission fluide. On passe d'un instant à l'autre, d'une situation à l'autre, presque imperceptiblement.

L'un se fond dans l'autre. Transmission fluide. Une expérience fluide pour Dewey.

Mais l'expérience fluide, qui n'est en réalité qu'un produit de l'habitude, des comportements habituels, des réactions habituelles, est interrompue par ce que Dewey appelle les situations problématiques. Situation problématique. Et seules les situations problématiques stimulent la réflexion.

Vous voyez, le rôle de l'intelligence, de l'intellect, est de résoudre les problèmes. Sinon, on agit machinalement sans réfléchir. Par exemple, pensez-vous à ce que vous faites quand vous conduisez ? Ou bien réfléchissez-vous seulement à ce qu'il faut faire quand vous rencontrez un problème ? Je me souviens d'une fois où je conduisais à Seattle.

Et si vous avez déjà conduit à Seattle, vous savez qu'il y a des côtes très abruptes avec des panneaux stop au sommet. C'est presque aussi difficile que de conduire dans certains quartiers de San Francisco. Vous avez sûrement vu les photos de cette côte qui tourne en rond sans fin .

Vous savez, il y a des routes qui montent tout droit avec des panneaux stop en haut. Imaginez un peu : comment réagir face à une telle situation, vous qui avez grandi en conduisant dans ces plaines immenses ? Problème ! On réfléchit à plusieurs solutions, et puis on peut faire comme moi de temps en temps : tirer le frein à main, débrayer et changer de vitesse.

Relâchez progressivement le frein à main, en espérant accélérer suffisamment pour franchir le obstacle. En fait, cette expérience fluide est interrompue par des situations problématiques qui exigent de la réflexion. On trouve alors des solutions.

Je sais ce que je vais faire. Tiens, essayons ça. C'est donc une pensée expérimentale.

Vous pensez, en expérimentant des idées pour résoudre des problèmes. Or, si vous aimez rechercher les situations dialectiques, une situation problématique est une situation dialectique. Il y a une thèse, une antithèse et une synthèse.

La thèse est l'expérience fluide interrompue par l'antithèse dans une situation problématique, une situation menaçante. Thèse, antithèse. Et ce que vous recherchez pour trouver la bonne idée, c'est une synthèse qui vous permettra d'intégrer la thèse à l'antithèse et de passer à la suivante.

La synthèse devient la thèse de la suivante. La dialectique est donc bien présente. L'intelligence se définit alors comme la résolution de problèmes au cours de l'expérience habituelle, ce qui conduit à sa psychologie fonctionnaliste.

fonctionnaliste est, en termes simples, la théorie selon laquelle tous nos processus mentaux, nos processus psychologiques, sont de simples fonctions des besoins corporels, des besoins biologiques. Ainsi, nos désirs sont des fonctions biologiques d'un organisme qui cherche à s'adapter à son environnement, à réagir à ce dernier. La raison est une fonction de l'organisme qui s'est développé et qui lui permet de réfléchir à la manière de s'adapter à son environnement.

Et parfois, cette raison intervient dans la modification de nos désirs à la lumière de ce que l'on découvre sur la situation problématique. Ne vous inquiétez pas, tout ira bien.

Observez attentivement. La croissance n'est pas un mouvement linéaire vers un but fixe, mais un processus évolutif continu où diverses expériences s'intègrent à l'expérience vécue, qui constitue le soi. Psychologie fonctionnaliste.

On peut en trouver des exemples aux pages 83 à 86, notamment aux pages 5 et 6, au début, où il insiste sur le fait que nous sommes, en substance, des êtres de désir plutôt que d'intellect. Il s'agit là de psychologie fonctionnaliste. C'est donc là que l'on commence à percevoir, sous-jacente à tout cela, la notion d'expérience et la psychologie, sa théorie de la sélection naturelle.

Vous constaterez au chapitre trois qu'il rejette explicitement toute fixité des espèces, car il reconnaît que la conception traditionnelle de la fixité des espèces n'est qu'un prolongement des formes fixes et des essences fixes d'Aristote. Franchement, je pense qu'il a raison de dire que la fixité des espèces n'est qu'une continuation de la tradition aristotélicienne. Il rejette tout universalisme réel et, ce faisant, il rejette les causes finales intrinsèques de nature fixe.

Talos. Il n'y a pas de fins fixes à poursuivre, ni en éthique ni dans aucun autre domaine. Il n'existe pas de lois immuables de la pensée.

Notre façon de penser n'est qu'un outil d'adaptation à un monde en perpétuelle mutation, et les lois de la pensée sont apparues comme autant d'outils qui ont démontré leur efficacité dans cette adaptation. Son argument est donc que la philosophie n'est pas une pure théorie ; elle prend racine dans un contexte pratique.

Elle s'inscrit dans un contexte pratique. L'expérience concrète en est la matrice, et non la théorie pour la théorie. Ces trois concepts, je crois, résument ce qu'on pourrait appeler le cœur théorique de la pensée de Dewey.

Je dois peser mes mots quand j'emploie le terme « théorique » pour parler de Dewey, mais il s'agit bien du cœur théorique de sa pensée. C'est l'hypothèse fondamentale qui engendre des hypothèses plus spécifiques concernant l'épistémologie, la philosophie de l'esprit, etc., hypothèses pour lesquelles il estime avoir une confirmation expérimentale. Applications.

Très bien. Passons-les en revue. On peut le faire assez rapidement.

J'ai déjà dit qu'il parle de pensée expérimentale, et je n'ai pas besoin de m'étendre sur le sujet. Il s'agit tout simplement de l'application de la méthode scientifique à tout. Il parle donc de naturaliser l'épistémologie.

En fait, vous avez certainement déjà rencontré des ouvrages et des articles philosophiques sur l'épistémologie naturalisée, une idée qui trouve son origine chez Dewey. Il prône une épistémologie qui, loin de prescrire la connaissance, décrive la nature de la recherche dans son contexte naturel, c'est-à-dire les exigences pratiques de l'expérience concrète. L'épistémologie naturalisée, en d'autres termes, décrit le fonctionnement de la recherche selon la théorie de la sélection naturelle.

Ainsi, la théorie de l'évolution influence sa démarche. De ce fait, il adhère très explicitement à la conception opérationnaliste des concepts scientifiques. En 1925, Percy Bridgman, physicien à Harvard, publia un ouvrage intitulé « La Logique de la physique », dans lequel il développait cette conception opérationnaliste. D'autres en avaient, je crois, déjà esquissé les contours, mais c'est Bridgman qui l'a développée de manière systématique, et Dewey l'a adoptée.

L'opérationnalisation est donc simplement l'idée que la signification d'un concept théorique en science est liée à ce qui est empiriquement observable lorsqu'on effectue certaines opérations. C'est une signification opérationnelle, une définition opérationnelle. En effet, lorsqu'on discute de la manière de procéder, on constate fréquemment que des théories, des propositions, des théories pédagogiques, des idées de programmes d'études sont élaborées, et la question qui se pose est : comment les mettre en œuvre ? Il en va de même pour les politiques publiques.

Un candidat peut proposer une idée brillante, et on lui demande alors : « Comment comptez-vous la mettre en œuvre ? » Or, c'est là qu'intervient la théorie pragmatique de la signification de William James. Si l'on veut comprendre le sens d'un concept théorique, il faut s'interroger sur ses conséquences pratiques, sur ce qui se passe lorsqu'on le met en œuvre. L'opérationnalisation est donc simplement une application de la théorie pragmatique de la signification à la philosophie des sciences. L'exemple que j'apprécie particulièrement est celui de la minéralogie : l'échelle de Mohr, qui décrit la dureté des minéraux, est censée nous renseigner sur la dureté relative d'un minéral par rapport à un autre. C'est tout ce qu'elle nous dit.

Pourquoi ? Parce que, lorsqu'on utilise l'échelle de Mohr, on frotte deux minéraux l'un contre l'autre, et celui qui laisse une marque est, par définition, plus dur que celui qui est marqué. Alors, qu'est-ce que la dureté ? La capacité relative à se rayer. Voilà une définition pratique de la dureté.

Ça ne vous explique pas à quoi sert la dureté. Non, retirez-le. Ça ne vous explique pas ce qu'est la dureté.

Rien à voir avec l'essence de la dureté. Il s'agit de savoir quelle dureté Cela se produit lorsque vous effectuez une certaine opération. L'opérationnalisme relève donc de la philosophie des sciences, et il est évidemment proche de la conception instrumentaliste des sciences.

L'instrumentalisme est la conception selon laquelle la science ne nous renseigne pas sur la nature de la réalité. Elle nous fournit simplement des connaissances utiles que nous pouvons exploiter pour approfondir nos recherches ou développer des applications scientifiques. Or, si vous demandez aux étudiants en sciences pourquoi ils choisissent cette voie, pourquoi ils envisagent une carrière scientifique...

Vous constaterez que beaucoup d'entre eux diront : « Eh bien, c'est grâce à ce que je peux en faire. » Voyez-vous, pas seulement gagner sa vie, mais aussi faire de la médecine, de l'ingénierie, travailler dans le domaine de l'environnement, etc. Les sciences appliquées.

L'instrumentalisme affirme que c'est là le véritable objectif de la science. En effet, les théories scientifiques ne prétendent pas nous révéler la nature de la réalité. Elles ne sont que des outils utiles pour ce que l'on appelle les sciences appliquées.

On en arrive maintenant à la question du rapport entre théorie et pratique. Théorie et pratique. À entendre certains parler d'une formation en sciences humaines, on pourrait croire que cette formation n'a qu'une valeur instrumentale, sans se soucier de l'essence même des choses, de ce que signifie être humain, de la nature de la réalité.



L'instrumentalisme est donc considéré comme une forme d'antiréalisme scientifique. En effet, le réalisme scientifique soutient que la science nous renseigne sur la réalité, tandis que l'antiréalisme scientifique affirme qu'elle ne nous la renseigne pas.

Et Dewey est, en ce sens, l'un des principaux contributeurs à l'antiréalisme scientifique. Mais il convient de noter ses arguments : la connaissance est une fonction de l'adaptation d'un organisme biologique à son environnement.

Pour s'adapter à un environnement problématique, il n'est pas nécessaire de connaître l'essence de la réalité. Un corpus théorique excessif est superflu. Il suffit de quelques pistes pour résoudre le problème.

Ainsi, plutôt que de parler de logique formelle traditionnelle, il parle de logique expérimentale, la logique de la pensée expérimentale. Il a écrit un livre intitulé *Logique*, qui ne contient aucun syllogisme. La logique, voyez-vous, est une question de pensée expérimentale.

Il a un petit livre, très accessible, intitulé « Comment nous pensons », qui explique en fait comment nous pensons de cette façon, de cette façon de résoudre les problèmes. Bon, vous conduisez sur l'autoroute. Problème.

Une charrette de ferme s'engage sur la route principale depuis un chemin secondaire. Que faire ? Plusieurs idées vous traversent l'esprit. Première idée : s'arrêter.

Deuxième option : faire un écart. Troisième option : quitter complètement la route. Quatrième option : lever les bras au ciel et espérer que l'airbag se déclenche.

Vous savez ? Normalement, à peine ces idées vous viennent-elles à l'esprit que l'une d'elles s'impose déjà comme la solution que vous allez adopter. Pourquoi ? Parce que vous vous appuyez sur votre expérience. Eh oui, vous avez accumulé une solide expérience de la conduite, grâce aux expériences passées.

On en arrive là par extrapolation. Donc, il faut freiner brusquement, faire un écart et quitter l'autoroute d'un seul coup. Il y a peut-être des situations où il faut vraiment expérimenter.

Il raconte l'histoire d'une personne qui se rend à un entretien d'embauche. Le chemin traverse une zone boisée, puis un pont enjambant un ruisseau, et enfin on arrive en ville. Or, la personne arrive au pont et constate qu'il est hors service.

C'est impossible. Plus de pont. Que va-t-il faire ? S'il fait demi-tour par la route, il sera en retard à son entretien d'embauche.

S'il remonte le courant dans l'espoir de trouver un autre pont, c'est une possibilité. Il se fait des simulations mentales. Voyons voir, à quelle distance se trouve cet autre pont ? Combien de temps me faudrait-il pour y arriver, et ensuite, une fois de l'autre côté, pour revenir ? Bon, des simulations mentales.

Une autre solution serait de tenter un saut en longueur par-dessus le ruisseau. Il n'est pas sûr que ça marchera, alors il s'entraîne à faire quelques sauts en longueur sur le côté pour voir jusqu'où il peut aller. Tu crois que ça suffira ? Bon, essayons quand même.

Et la confirmation expérimentale. Qu'est-ce qu'une idée ? Voyez-vous, on conçoit une idée. Qu'est-ce qu'une idée ? Ce n'est pas une représentation, une copie de qualité inférieure d'un objet de qualité supérieure.

Non. Une idée est une hypothèse. C'est un plan d'action, provisoire.

On s'appuie sur son expérience passée, on expérimente pour voir si cela résoudra le problème. Une bonne idée est une idée qui fonctionne. Comment y parvenir ? En la mettant en pratique.

Vérifier, c'est quoi ? Vérifier, c'est rendre quelque chose vrai. C'est vous qui le rendez vrai. Et ce n'est vrai que si vous arrivez à votre entretien d'embauche à l'heure, propre et sans boue.

Donc, la pensée expérimentale. C'est ainsi qu'il conçoit l'épistémologie. Il rejette la certitude pour des raisons pratiques.

Il rejette l'empirisme du spectateur. John Locke. Tabula rasa.

Recevoir passivement des idées ? Absurde ! Il réfute tout dualisme sujet-objet, vous savez, cette idée que l'esprit se contente d'acquérir des représentations mentales de ce qui est extérieur.

Non, il réfute tout cela. Car tout cela dissocie la pensée de l'action, la théorie de la pratique.

C'est l'utilité d'une idée qui importe. La vérité n'est pas une chose objective et immuable, indépendante de l'observateur. La vérité, c'est simplement l'utilité, la faisabilité d'une idée.

Voilà donc l'application à l'épistémologie logique. C'est clair ? Vous comprenez son raisonnement ? Philosophie de l'esprit. Bon, il n'y a plus grand-chose à ajouter après la remarque sur la psychologie fonctionnaliste.

Il rejette clairement toute théorie substantielle de l'esprit ou de l'âme. Il ne perçoit aucun problème corps-esprit si l'esprit n'est pas considéré comme une entité distincte. En matière de philosophie de l'esprit, il n'aborde que ce que nous appelons les fonctions mentales.

« Mental » est un adjectif. Autrement dit, le mot « mental » se réfère uniquement à certaines fonctions biologiques impliquant la conscience. Théorie des valeurs.

Il a laissé ici plusieurs écrits importants. Parmi eux, un ouvrage assez ancien intitulé \*Théorie de l'évaluation\*, et un autre intitulé \*Nature humaine et conduite\*.

Et ici, il considère les valeurs comme de simples idées. Les valeurs sont des idées. En quel sens ? Eh bien, les valeurs sont des résultats idéaux.

Des solutions idéales émergent des situations problématiques. Autrement dit, on ne prend conscience de l'importance d'éviter cette situation que lorsqu'elle se présente. Ensuite, on en a besoin, biologiquement parlant, pour l'éviter.

Et de ce besoin biologique découle l'évaluation. Dewey ne s'intéresse pas à la valeur au sens de ce qui est intrinsèquement et éternellement précieux. Il s'intéresse uniquement à la valeur au sens de ce qui est activement valorisé.

Les valeurs sont ce qui est valorisé. Et face aux problèmes, on valorise ce qu'on valorise. Sinon, on ne s'en rend pas compte.

En d'autres termes, les valeurs sont des idées qui engendrent d'autres idées pour résoudre le problème. Il n'existe pas de fins intrinsèquement bonnes .

Vous vous souvenez comment Aristote définissait le bien comme étant intrinsèquement bon ? Le bien suprême englobe tous les autres biens. Intrinsèquement bon, et non bon en vue d'autre chose.

Ce que Dewey tient à souligner, c'est la continuité entre les moyens et les fins. Autrement dit, la fin, l'idéal, implique en soi les moyens d'y parvenir. Mais une fois cette fin atteinte, il ne faut pas oublier qu'elle devient la thèse d'une nouvelle antithèse.

Ainsi, cette fin n'est qu'un moyen d'atteindre d'autres fins. Il n'existe rien qui soit une fin en soi, une fin intrinsèque, une fin fixe. Une fois atteinte, c'est atteint, point final.

Il ne s'agit jamais d'une période fixe. C'est un processus continu. Il n'y a donc pas d'absolus moraux.

Il n'existe pas de bien suprême. Les valeurs émergent de besoins insatisfaits. Les valeurs sont des instruments de survie.

Les valeurs ne sont pas, en un sens intrinsèque, des biens moraux. Ce sont des biens non moraux. La survie est un acte non moral.

Rien. Et pourtant, elle se charge de valeur dans certaines situations problématiques. L'éthique, dès lors, concerne la manière de résoudre les problèmes et d'atteindre nos objectifs.

Comment résoudre les problèmes et atteindre nos objectifs ? C'est une éthique instrumentaliste. Il la nomme ainsi : l'instrumentalisme en éthique.

Les travaux de Dewey sur l'éthique ont été un facteur déterminant dans l'émergence, il y a deux ou trois décennies, de l'éthique situationnelle. Celle-ci a été popularisée par un ouvrage du même nom, écrit par Joseph Fletcher, sans lien de parenté avec un autre Fletcher célèbre de la région : Joseph Fletcher à Harvard.

Un ouvrage sur l'éthique de situation. L'auteur soutenait que, oui, chaque situation morale doit être abordée individuellement. Il n'existe pas de règles morales générales.

Pas de règles fixes. Des principes moraux universels. Chaque situation doit être résolue de manière à satisfaire les personnes concernées.

Il a ajouté quelques ingrédients supplémentaires, mais c'est là l'essentiel de l'aspect pragmatique. Et c'est très simple, la théorie de Dewey avec quelques réflexions existentielles. Donc, sa théorie des valeurs à ce moment-là.

L'éducation ? Oui, en matière d'éducation, je vous recommande son livre, *\*Démocratie et éducation\**. Il conçoit l'éducation comme un apprentissage de la vie.

Apprendre à vivre. Autrement dit, l'éducation vous fournit les outils nécessaires à la résolution de problèmes.

Apprendre ne sert pas à avoir des choses à contempler toute sa vie. Lire Platon. Melton.

Peu importe. L'apprentissage ne vise pas à inculquer des valeurs figées, mais plutôt l'héritage des valeurs du passé.

Non, ce n'est pas là l'intérêt de l'apprentissage. C'est de l'éducation classique. L'éducation vise plutôt à préparer une adaptation réussie à l'environnement.

Axé sur la résolution de problèmes. Axé sur l'étudiant. Plutôt qu'axé sur la discipline .

Ou à vocation historique. Ou simplement à vocation intellectuelle. D'accord.

Je pense que, depuis Dewey, dans le système éducatif américain, nous avons développé une sorte de combinaison entre les traditions classiques et son insistance sur un apprentissage axé sur les compétences pratiques. Et, pour diverses raisons, je crois, notre vision des choses a eu tendance à intégrer certaines des préoccupations de Dewey sans pour autant les adopter pleinement. Nous conservons néanmoins des points de repère bien établis.

Application à la religion. Et ici, son ouvrage majeur s'intitule Visage commun. Visage commun.

S'il n'existe pas de vérités ou de valeurs immuables, la religion n'est pas simplement une tentative de transmettre certaines vérités et valeurs. Qu'est-ce alors ? Il ne s'agit pas d'idéaux figés. La religion est avant tout un outil d'adaptation à la vie.

Ce même thème est omniprésent. Il s'intéresse moins à une religion ou à différentes religions qu'à l'adjectif « religieux », qui renvoie à une qualité, à une attitude face à la vie. L'attitude religieuse est une forme de loyauté envers les idéaux de la communauté.

La loyauté envers les idéaux de la communauté. Pourquoi cela ? Eh bien, pour deux raisons. La première est l'étymologie du mot religion, qui signifie « relier ».

Ou, si vous préférez, réunir. La religion a donc pour fonction de réunir les individus au sein d'une communauté grâce à leur loyauté envers certains idéaux intangibles, de nature conventionnelle ou traditionnelle. Il ne s'agit pas d'une opposition entre deux individus.

Autrement dit, la religion est importante en raison de son utilité. Non pas parce qu'elle est vraie, mais en raison de son utilité.

Dans ce contexte, le mot Dieu ne désigne pas un être, mais symbolise les idéaux que la communauté perçoit : la quête de Dieu, la quête des idéaux de la communauté.

Et il soutiendrait que c'est le plus petit dénominateur commun à toutes les religions historiques. Le plus petit dénominateur commun de toutes les religions historiques. Il ne s'attaque pas à une croyance en particulier ; il s'attaque à une attitude.

Après tout, les religions se pratiquent en communauté, unies autour des valeurs de cette foi. Ainsi, ce que Dewey affirme à propos de la religion constitue l'essence même de l'humanisme religieux.

Dewey fut l'un des signataires originaux du Manifeste humaniste, qui, dans les années 1930, affirmait que l'univers existe par lui-même, que l'homme fait partie intégrante de la nature et qu'il est le fruit d'un processus continu. La culture religieuse humaine est le produit d'un développement graduel dû à l'interaction avec l'environnement naturel. La science rend inacceptable toute garantie surnaturelle ou cosmique des valeurs humaines.

L'humanisme religieux considère que la pleine réalisation de la personnalité humaine, la satisfaction, etc., constituent la finalité de la vie. Et ainsi de suite. J'ai des exemplaires de ce Manifeste humaniste que vous pouvez prendre en partant et lire à votre guise.

Document très intéressant. L'humanisme séculier des années 70 et 80 n'en est que le descendant tardif. L'humanisme religieux est une religion naturaliste.

Vous comprenez ? Une religion naturaliste. Où Dieu signifie ce que Dewey entend par là. Autrement dit, un symbole d'idéaux.

C'est fini. Et c'est très souvent un humanisme naturaliste que l'on retrouve aujourd'hui dans les milieux unitariens. Historiquement, l'unitarisme était une forme de théisme.

Vous voyez, par opposition au trinitaire. Mais de plus en plus, l'unitarisme et le mouvement pour l'unité se résument à un humanisme naturaliste, prônant certaines valeurs.

En réalité, les valeurs morales et sociales prônées sont souvent très nobles. C'est donc la dimension religieuse qui constitue l'élément naturaliste. Bon, nous y reviendrons la prochaine fois.

Quelques commentaires sur John Dewey.